

MICHEL SPORTISSE

Le cinéma est sa nationalité

Michel Sportisse a de qui tenir. Ce Vénissien qui habite au Laquay depuis 1977 a un oncle résistant, Lucien, qui a participé à la naissance du Parti communiste algérien et fut assassiné par la Gestapo en 1944, à Lyon. Et un père, William, qui fut militant et journaliste. C'est en cette qualité que ce dernier fut envoyé en Hongrie, entre 1954 et fin 1955, pour diffuser des informations dans toute l'Afrique du nord pour le journal *La Voix de l'indépendance*. D'où la naissance à Budapest de Michel. "Suite à des pressions, mon père a dû quitter la Hongrie. Nous sommes retournés en Algérie et il est devenu le responsable communiste de la région de Constantine. Il a aujourd'hui le statut de moudjahid, c'est-à-dire d'ancien combattant."

Michel Sportisse se présente ainsi : "Je viens d'une vieille famille juive, implantée en Algérie depuis longtemps. Ma grand-mère berbère ne parlait qu'en arabe et en tamazigh. Elle a appris la langue française pour savoir ce que disaient de son fils les journaux français. Ma mère était italienne et son père était déjà né en Algérie, en 1887. Mon arrière-grand-père était originaire du sud de Naples, sur la côte amalfitaine. Je suis né dans un milieu qui n'était pas acquis aux idées colonialistes."



Sortir de mon milieu d'origine pour comprendre ce qui se passe ailleurs fait partie de ma nature."

Les souvenirs affluent et voici que remonte à la mémoire de Michel une manifestation qui s'est déroulée à Philippeville le 13 décembre 1960. "Ily avait énormément de femmes et d'enfants, le peuple algérien était dans la rue et montrait son courage. J'avais six ans et j'ai été marqué par l'événement, alors qu'on n'entendait partout que les discours des partisans de l'Algérie française. Pourtant, même au lendemain de l'Indépen-



Ce Vénissien évoque sa famille et l'Algérie. Après deux livres sur le cinéma italien, il en consacre un troisième à la cinéaste Yannick Bellon. Où il est encore question de filiation.

dance, le FNL n'a pas voulu parler de cette manifestation." Michel Sportisse quitte l'Algérie en 1974 pour ses études. Il y reviendra souvent par la suite. "J'avais obtenu un brevet professionnel de comptable. J'ai donc fait des études de gestion à Bordeaux et ai obtenu un bac G2. Mais je n'aimais pas ce métier. Puis, moi le fils de moudjahid, je me suis mis au pas de l'armée française. Sortir de mon milieu d'origine pour comprendre ce qui se passe ailleurs fait partie de ma nature."

Après Bordeaux, le Midi et Paris, Michel s'installe à Vénissieux en 1977 et devient correcteur pour des journaux communistes, *Le Point du jour* et *L'Humanité Rhône-Alpes*. L'écriture lui sert surtout à célébrer les films qui produisent en lui une impression forte. Il cite

ainsi *Les Filles d'Olfa* de Kaouther Ben Hania, "ni documentaire ni fiction, mais bouleversant".

Le cinéma est sa passion et c'est à Alger, plus précisément à la cinémathèque, qu'elle est née. "C'était en 1970, j'avais 16 ans et ne comprenais pas tous les films que j'allais voir. J'achetais aussi les revues qui venaient de France. Le cinéma est ma nationalité ! Il m'a permis de comprendre les problèmes de mon pays et que, partout dans le monde, on en connaissait de semblables."

SOUVENIRS

DE LA CINÉMATHEQUE D'ALGER

Un de ses premiers souvenirs cinéphiles est rattaché au film de Mario Monicelli, *Les Camarades* (1963), que son père lui avait fait découvrir. "Le cinéma italien m'a interpellé. Il était très politique

et ses comédies traitaient de problèmes de tous les jours sur un ton satirique. On retrouve cela en Algérie avec les films de *Merzak Allouache* (Omar Gatlato) ou *Mohammed Lakhdar-Hamina* (Hassan Terro). Monicelli mais aussi Scola ou De Sica savaient se moquer des gens sans se montrer supérieurs. Comme si, quelque part, nous étions tous coupables. C'est aussi ce que fait Fellagh dans ses sketches sur l'Algérie."

Cet amour du cinéma italien lui fait écrire deux ouvrages sur Ettore Scola et Mauro Bolognini, parus au Clos-Jouve. Chez le même éditeur lyonnais, Michel Sportisse change de style cinématographique et publie, en mars dernier, *Yannick Bellon, toute une tribu d'images*. "Je me sentais concerné par son

cinéma, ses sujets novateurs. Elle parle des femmes de condition modeste, proches de nous : l'épouse d'un cadre moyen dans *La Femme de Jean*, une infirmière dans *L'Amour violé*. Les films de Yannick Bellon s'attachent à des problèmes actuels."

Michel voyait aussi dans la construction du livre une belle occasion de parler de l'entourage de la cinéaste. "Il existait une vraie fusion. Ce n'était pas une famille classique, avec la mère photographe, les deux filles comédienne et cinéaste. Et il faut encore parler de l'oncle, Jacques B. Brunius, membre du groupe Octobre, ami de Prévert et interprète de Renoir, et de ses échanges permanents avec elles."

En plus de nombreux courts-métrages et documentaires, Yannick Bellon n'a tourné que huit longs-métrages. "Ce n'est pas une histoire d'hommes/femmes, d'hommes empêchant les femmes de travailler, mais de contenu. Grande actrice américaine, Ida Lupino n'a signé que sept films comme réalisatrice. Et l'actrice japonaise Kinuyo Tanaka n'en a dirigé que six. Ces femmes qui s'expriment disent des choses importantes sur notre société. Par nature, la femme est l'élément le plus révolutionnaire de la société. Elle occupe la place la plus sensible, la plus défavorisée. N'oublions pas que le machisme est une stratégie de la domination. Je réfute le terme réducteur de féministe. Je défends une société nouvelle avec des rapports différents, d'égal à égale. Je pense que Yannick Bellon partagerait ce point de vue, elle qui, dans *La Triche*, critique la façon patriarcale de régenter la sexualité de la société en deux groupes, hétérosexuels et homosexuels."

Parmi les nombreux sujets qui pourraient devenir des livres — il cite Vittorio De Sica ou la guerre d'Algérie —, celui sur le cinéaste René Vautier, cinéaste militant dont le film le plus connu est *Avoir vingt ans dans les Aurès*, semble le plus avancé. ■

JEAN-CHARLES LEMEUNIER

"Yannick Bellon, toute une tribu d'images", éd. Le Clos-Jouve, 130 pages, 24 euros